

HENRI MATISSE, ROMAN

De Louis Aragon

L'exposition "L'aventure des Stein" au Grand Palais révéla une série de petits tableaux de Matisse jeune, tâtonnant vers ce qui deviendra le Fauvisme. Leur hardiesse abrupte me stupéfia. Subitement motivée je redécouvris le livre "Henri Matisse, roman" de Louis Aragon déjà ancien sur les rayons de ma bibliothèque et me mis à le lire. Vint alors, comme pour l'illustrer, l'exposition "Matisse, paires et séries" à Beaubourg.

Il a 43 ans, quand Louis Aragon cherche à rencontrer le peintre. Il raconte ses hésitations et sa retenue d'homme encore jeune, intimidé par le vétéran. Il déclare dès la première visite qu'aucun discours ne peut prendre la place du discours propre à la peinture et le redit plusieurs fois dans le livre : *"La peinture dit ce qui ne peut être que montré"* (p 374). Matisse qui se déclarait insatisfait des écrits parus sur lui, subit le charme. Seul dans son travail tout au long du jour, isolé par la gloire, reconnu mais pas forcément compris, du moins comme il l'entend, il saisit l'occasion. Son nouvel interlocuteur est un littéraire brillant, immensément curieux de l'autre, cultivé et surtout poète, c'est-à-dire porteur d'autres mots pour une autre logique. Un dialogue inespéré commence qui sera sans cesse vivifié de part et d'autre. Aragon montre, au fur et à mesure, ce qu'il écrit à Matisse qui critique, reprend, précise, et finit par devenir demandeur.

Les deux hommes ont en commun une honnêteté exigeante qui les conduit à la même minutieuse recherche du mot juste et du moindre événement éclairant. L'échange s'avère magnifique. Les mots de Matisse retransmis par Aragon captivent en eux-mêmes. Les deux séries

interfèrent, se complètent et parfois elles fusionnent. Par exemple une des activités principales de Matisse, le portrait, se révèle pour Aragon généralisable à tous les motifs peints et l'extension continue : *"Tout ce qu'il peint ou dessine : tout cela, ce sont des portraits, c'est du portrait. Si je passais du parler peintre à mon vocabulaire, je dirais c'est du roman"*. (p 431) *"J'ai beaucoup appris de Matisse dans des domaines qui ne semblent pas avoir été les siens. Je lui dois de m'être, dans le roman, dégagé de la perspective"*. (p 606). Ils s'admirent mutuellement : *"Ici, en marge au crayon, H. M. me donne une bonne note, avec deux lettres : TB"*.

Quand ils comparent leurs expériences ils se rencontrent en poésie : *"La nécessité de transposer d'un plan à l'autre la leçon d'Henri Matisse m'a amené à une espèce de danse des phrases autour de lui. Il y a plus de sérieux à cela qu'on ne l'imagine, et un sentiment plus profond qu'on ne croira de l'inexprimable"*. (p 327) Matisse n'est pas en reste. Pour décrire son état d'esprit lors de son passage des études approfondies aux libres dessins spontanés, il dit qu'il va d'un *"friselis au chant d'orgue"*.

Dans les efforts de l'artiste pour écarter raisonnement et académisme, afin de puiser au plus profond de lui la source de chaque ligne tracée, Aragon ne retrouve-t-il pas une expérience familière ? N'est-ce pas le même désir qui les portait, lui et Breton, lorsque plus jeunes ils s'aventuraient dans la découverte du Surréalisme ?

Le foisonnant premier tome raconte, avec des digressions nombreuses et toujours savoureu-

ses, les péripéties des deux personnages avant leur rencontre ; puis les visites à Cimiez où vit alors le peintre. Tous les thèmes du livre apparaissent. On entre dans la "grotte" du peintre. Sur les murs, les dessins de visages s'alignent côte à côte sur plusieurs rangées. Se posent d'emblée toutes les questions sur la différence entre les ensembles appelés "Thèmes" et les autres, "Variations" qui font l'objet d'une salle à l'exposition actuelle, ou bien celle qu'on perçoit dans une même série d'un dessin à l'autre. Qu'est-ce que le modèle ? Comment est-il choisi ? Quel est son rôle, qu'a-t-il à faire pendant la pose ? *"C'est le foyer de mon énergie"*, confie Matisse. Mais pourquoi tant de dessins d'un même visage ? C'est qu'il y a *"le joli coup de crayon"* à oublier. Mais pourquoi oublier cette habileté première ? Pourquoi la remplacer par une autre non moins longuement travaillée ? Les séries nous sont montrées et nous assistons à ce mystère du peintre en forte symbiose avec son sujet. Hors de tout raisonnement logique, mais par empathie émotionnelle directe, il saisit les mille nuances formelles, à peine perceptibles, d'une mobilité vivante. Nous comprenons qu'il recherche une autre dextérité, plus fondamentalement nécessaire, à laquelle il accède en accumulant les essais.

Viennent d'autres questions, comme le *style* ou plus loin, la recherche du *signe*, résumé formel durement conquis, qui peu à peu remplace toute les autres formes *"ressemblantes"*. Quant aux objets qui entourent le peintre, particulièrement les fauteuils, Aragon les baptise *"la palette d'objets"*. On apprend l'amour et le soin que le peintre leur porte. Chercher un tel objet c'est rechercher le coup de foudre. *"Je cherche un choc"*. Toujours, c'est l'émotion qui prime.

Il faut noter le très beau passage sur le luxe. *"Matisse peint pour embellir, il est le peintre du luxe"* : *"Mon luxe ? C'est une certaine qualité d'amour qui le donne"*. Aragon, d'ajouter :

"Cette bonté profonde qui choisit l'avenir où poser sa lumière".

Le second tome décrit des généralités et d'abord les grandes étapes picturales avec toutes les illustrations nécessaires. Le peintre n'est plus là pour relire et corriger. L'écrivain décrit plus calmement avec plus de distance. Il demeure dans la déférence. Chaque partie est très détaillée : par exemple, l'arrivée de la géométrie avec les expériences afférentes puis leur abandon : *"Toujours, H. M., s'il prend un chemin, se ménage une autre échappée"*. (p 404). Le travail de toute la vie du peintre défile. La plupart des tableaux étudiés et reproduits dans cette partie figurent à l'exposition de Beaubourg.

On revient au portrait et à la différence entre les "Thèmes", études au fusain, et les "Variations" à la plume ou au crayon graphite sans reprise ni ombres, faites d'un trait.

A l'exposition, on lit sur le mur : *"C'est chauffé par mon effort fait sur le fusain que j'ai fait les dessins à la plume"*. (voir dessins "Elsa à la voilette")

Des remarques saisissantes et parfois amusantes étayent ces évocations : *"Un portrait ce n'est pas une leçon d'anatomie"* (p 444). Aragon entre dans le détail : *"Les trois étapes de la bouche (de Baudelaire), du dessin ombré au trait unique... nous en apprennent plus sur ce que Matisse considère comme un progrès que ne le feraient de longs discours"*. (p 446) Il s'agit de la trouvaille du "signe" longuement étudié au début du livre. Ici, la bouche est cherchée trois fois. Finalement elle se résume à quelques traits inattendus mais effectivement foncièrement expressifs.

Pour désigner ce qui relie tous les dessins, Matisse explique : *"Dans un figuier, aucune feuille n'est pareille à une autre ; elles sont toutes"*



Elsa à la voilette, étude au fusain, 1946, Thème



Elsa à la voilette, 1946, Variations

différentes de forme : cependant chacune crie : Figurier". (p 464) "J'ai fini par découvrir que la ressemblance d'un portrait vient de l'opposition qui existe entre le visage du modèle et les autres visages, en un mot de son asymétrie particulière. Chaque figure a son rythme particulier et c'est ce rythme qui crée la ressemblance". (p 479)

L'écrivain continue ses efforts pour approcher la vraie pensée du peintre après la mort de ce dernier. Il s'arrête sur l'épisode de l'historien d'art américain Alfred H. Barr, nouveau spécialiste de Matisse qui pose la question : *"Matisse décorant la chapelle des Dominicaines à Vence est-il ou non croyant ?"*. D'après cet auteur, impossible qu'Aragon puisse accepter ne serait-ce que l'idée d'un tel projet. Pourquoi ? Mais *"c'est un communiste"* !

C'est ne pas connaître *"Celui qui croyait au ciel Celui qui n'y croyait pas"* dans "Les yeux

d'Elsa" publié en 1942. Aragon ne s'abaisse pas à prouver. Il se borne à rassembler encore d'autres souvenirs montrant de nouveaux aspects de son vieil ami. Puis ses pensées l'entraînent et il en vient à analyser ses difficiles rapports avec son père. Cette incursion dans sa propre intimité, infiniment délicate et subtile, touche et trouble.

Au fil des remarques et "parenthèses", (voir le malicieux chapitre consacré à ce terme), il ressort que l'auteur suit son propre chemin. Il semble qu'il cherche à voir ce que cache le "sfumato" du maître mot *"génie"*. Qu'est-ce que cet être exceptionnel, surhumainement doué ? Don ? Plutôt et surtout travail. *"Le lieu commun dit, non point monstre, mais bourreau de travail. Matisse n'était ni le bourreau d'autrui ni le sien propre : ce n'était pas pour lui auto-flagellation que travailler, c'était la forme la plus*

haute du plaisir. D'un plaisir monstre comme il pourrait être populaire de dire... " (p 354). *"j'ai travaillé des années... pour qu'on dise : Matisse, ce n'est que ça ?"* Plus loin : *"J'ai longuement préparé mon métier, tout se passe comme si jusqu'ici je n'avais fait qu'apprendre, élaborer mes moyens d'expression"*. (p 369) Et il a soixante-douze ans... *"Comme si j'étais quelqu'un qui se prépare à aborder la grande composition..."* (p 370). Et en effet, c'est encore plus tard et donc plus vieux, qu'il crée ses révolutionnaires papiers découpés.

Ce livre résulte de strates et retouches accumulées pendant trente ans. Enveloppé de mille évocations littéraires, le dialogue verbal ou épistolaire se restitue. Ce cortège nous fait entrer dans la familiarité de Matisse mais aussi dans celle d'Aragon qui ne cesse d'intriguer. Il nous captive par toutes sortes de subterfuges y compris le suspense. Par exemple sa présentation

enjouée de la théorie des couleurs de Goethe devient une véritable intrigue policière et plus loin, son introduction aux papiers découpés fait un curieux et amusant détour par le papier peint. Il se révèle virtuose de l'écriture dans tous ses aspects, poésie, roman, essai.

A l'immense modestie de Matisse, toujours réapprenant tout de la peinture, répond, à la fin du livre, la nostalgie et la difficile adaptation à la vieillesse qui rend l'écrivain totalement humble et d'autant mieux accordé à son ami disparu.

Raphaëlle PIA

*"HENRI MATISSE, roman",
de Louis Aragon,
Editions Gallimard 1998. 868 pages, 24,13 €.
Ce livre se trouve à la librairie de l'exposition
Matisse à Beaubourg. Il est réédité en Poche.*